

lieu infini d'art,
de culture et
d'innovation
direction
José-Manuel
Gonçalves

cinéma / performance
dossier de presse

CENT QUATRE #104 PARIS

BERLIN / Yves Degryse The making of Berlin

mardi 23 avril > dimanche 05 mai 2024



© Koen Broos

contacts presse

Jeanne Clavel
responsable du
service de presse
j.clavel@104.fr
01 53 35 50 94

Hanna Pasquier
assistante du
service de presse
presse@104.f

horaires

mardi 23, mercredi 24 avril et samedi 04 mai, 19h
du jeudi 25 au samedi 27 avril, 20h
jeudi 02 et vendredi 03 mai, 20h
dimanche 05 mai, 18h
relâches du dimanche 28 avril au mercredi 01 mai

durée 1h50

tarifs

de 12€ à 18€
tarifs pass 104infini
de 9€ à 12€

spectacle en néerlandais, allemand, anglais et russe surtitré en français

104.fr



Générique

conception et direction : BERLIN / Yves Degryse

avec : Friedrich Mohr, Martin Wuttke, Stefan Lennert, Werner Buchholz, Alisa Tomina, Krijn Thijs, Chantal Pattyn, Orchestre Symphonique de Opera Ballet Vlaanderen, Alejo Pérez, Yves Degryse, Caroline Große, Michael Becker, Claire Hoofwijk, Alejandro Urrutia, Marek Burák, Marvyn Pettina, Farnaz Emamverdi

équipe BERLIN : Jane Seynaeve, Eveline Martens, Jessica Ridderhof, Geert De Vleesschauwer, Sam Loncke, Manu Siebens, Kurt Lannoye, équipe Opera Ballet Vlaanderen : Jan Vandenhouwe, Lise Thomas, Eva Knapen et Christophe De Tremerie

vidéo et montage : Geert De Vleesschauwer, Fien Leysen et Yves Degryse

stage montage : Maria Feenstra

droneshots : Yorick Leusink et Solon Lutz

série documentaire making of : Fien Leysen

scénographie : Manu Siebens

construction décor : Manu Siebens, Ina Peeters, Rex Tee et Joris Festjens

scénographie film : Jessica Ridderhof, Klaartje Vermeulen, Ruth Lodder et Ina Peeters

composition musicale et mixage : Peter Van Laerhoven

musique : Rozanne Descheemaeker, Matea Majic ou Diechje Minne [sur scène], l'Orchestre Symphonique de Opera Ballet Vlaanderen dirigé par Alejo Pérez, Peter Van Laerhoven, Tim Coenen [sur film]

mixage orchestre : Maarten Buyl

live conception sonore et mixage : Arnold Bastiaanse

enregistrements sonores : Bas De Caluwé, Maarten Moesen et Bart Vandebril

coordination technique : Manu Siebens et Geert De Vleesschauwer

technique : Bregt Janssens, Hans De Prins, Jurgén Fonteijn

production : BERLIN

coproduction : CENTQUATRE-PARIS, DE SINGEL, Opera Ballet Vlaanderen, Vooruit, C-TAKT, Theaterfestival Boulevard, Berliner Festspiele

avec le soutien du gouvernement flamand, Sabam for Culture, le tax-shelter du gouvernement fédéral belge via Flanders Tax Shelter

remerciements : Cornelius Puschke, Lisa Homburger, Linnen Berlin, Xaveriuscollege [Anvers], Zaal Billy [Merksem], corso [Berchem], Klara, Het nieuwstedelijk, Oderberger Hotel, Jill Barnes, Aino El Sohl, Max-Philip Aschenbrenner, Natasha Padabed, Carena Schlewitt, Myriam De Clopper, Barbara Raes, Dirk Rohtus, Anneleen Hermans, Mark Reybrouck, Karen Vermeiren, De Munt, Guido Spruyt, Hannes D'Hoine, Niels Kloet, Roel Gelderland, Mark Dedecker, Eric Mostert/VMOO et Cees Vossen

BERLIN est artiste associé international au CENTQUATRE-PARIS et artiste associé au DE SINGEL



La pièce

Fidèle à son ambition de décroiser fiction et documentaire, vidéo et spectacle vivant, BERLIN clôt sa série **Holocène** avec **The making of Berlin**, récit troublant et troublé d'un projet inachevé.

Au départ, une rencontre fortuite entre les artistes de BERLIN et un homme âgé qui a beaucoup à raconter. Leurs conversations mènent bientôt à la création d'un nouveau spectacle autour de la vie exceptionnelle de cet homme, qui fut le régisseur de l'Orchestre Philharmonique de Berlin, et d'un épisode en particulier : une représentation inachevée du **Crépuscule des dieux** de Wagner. Pour mener ce projet à son terme, BERLIN s'associe à l'Opera Ballet Vlaanderen et la chaîne de radio Klara afin de reconstituer le puzzle d'une vie et retrouver les pièces manquantes. Mais le tableau s'assombrit quand apparaissent des failles dans le récit du protagoniste.

Situé dans une zone de tension entre fiction et réalité, **The making of Berlin** déploie un récit intrigant et réflexif, fidèle au goût de BERLIN pour les histoires vraies, quand bien même il faudrait les inventer. Sur scène, des musiciens et des écrans, où les images documentaires impriment leur vérité. Le spectacle est l'ultime volet du cycle **Holocène**, qui brosse depuis plus de quinze ans des portraits de villes. Ambitieux créateur de formes fondé en 2003, BERLIN est artiste associé international au CENTQUATRE-PARIS, où il a déjà présenté notamment **Souviens-toi des dragons...** (2018) et **True Copy** (2019). Après le succès de **The making of Berlin** en 2023, la pièce est à nouveau présentée cette saison.

Entretien

Avec *The making of Berlin*, vous mettez un terme à un cycle de spectacles baptisé Holocène. Quel était l'objet de ce cycle ?

Yves Degryse : En 2003, lors de la fondation de la compagnie, nous avons décidé de démarrer une série de portraits de villes. Nous voulions travailler autrement, sur du temps long. D'ordinaire au théâtre, on répète deux mois un projet, ensuite on le tourne, puis on passe à autre chose. Nous, nous souhaitons nous poser. Éviter le portrait touristique pour nous installer dans un lieu et trouver des histoires d'habitants qui nous racontent quelque chose de la ville tout en véhiculant quelque chose d'universel, de l'humanité d'aujourd'hui. C'est le cas par exemple avec les sept mineurs de *Bonanza* au Colorado, mais aussi avec *Jérusalem*, qui a initié cette série.

Vous avez ainsi réalisé cinq portraits de ville, le projet a-t-il évolué avec le temps ?

Y. D. : Le projet a déjà évolué selon les villes où l'on s'installait. Parce que le sujet dirige en partie la manière dont on va intervenir. Par exemple, pour *Zvizdal*, notre projet sur Tchernobyl, il a fallu définir une nouvelle manière de filmer puisque nous étions amenés à nous rendre sur le terrain régulièrement, durant cinq ans. C'est également un lieu tellement fort qu'il rendait inutile tout recours à la fiction. Au début, avec *Jérusalem*, vu l'histoire du lieu, on pensait que c'était très important de rester proche des sujets d'un point de vue documentaire. Déjà, dans le film, on fait les choix des sujets, du montage, ce qui est une manière de raconter une histoire. Puis, il y a eu une évolution du documentaire pur vers un moment où on a eu la volonté d'implémenter de la fiction.

Vos portraits peuvent donc aussi passer par la fiction ?

Y. D. : Il y a une phrase très importante dans *The making of Berlin* : « ce n'est pas parce que ça ne s'est pas passé que ce n'est vrai ». La rencontre du célèbre maître faussaire, Geert Jan Janssen – dont l'histoire est au cœur de notre pièce *True Copy* – a été très importante parce qu'elle a changé quelque chose pour nous sur le rapport à la vérité. Pourquoi y est-on si attaché ? Pourquoi, si on dit d'un tableau qu'il est faux, alors qu'il est parfaitement reproduit, les émotions qu'il suscite retombent aussitôt ? Et puis, ce recours à la fiction, c'est aussi une liberté qu'offre l'Art, la liberté de la parole que l'on peut porter sur scène.

Vous décidez de clore ce cycle avec la ville de Berlin, est-ce un clin d'œil au nom de votre collectif ?

Y. D. : Si nous avons choisi de nous appeler BERLIN, c'est parce que cette ville représente pour nous un mixte concentré entre une Histoire très forte et une véritable capacité à regarder vers l'avenir. Dans cette ville, il y a comme un clash entre le futur et le passé. Mais finir le cycle avec cette ville, ce n'est pas un clin d'œil. Dès le début, nous nous étions promis que nous l'achèverions ainsi, avec un projet autour de Berlin. Initialement, nous avions imaginé joindre les habitants de toutes les villes où nous avons travaillé pour créer avec eux un projet de fiction. C'était avant que nous rencontrions Friedrich Mohr, dont nous nous avons pensé que l'histoire offrait une traduction autrement plus forte de la ville de Berlin.

Qui est ce Friedrich Mohr, personnage principal de *The making of Berlin* ?

Y. D. : Nous avons rencontré Friedrich Mohr à Berlin après *Zvizdal* en 2016. Il était ému par le spectacle, par ce couple d'octogénaires que l'on a suivi et qui n'a jamais quitté la campagne autour de la centrale nucléaire. Et il nous a raconté l'histoire de sa propre vie. Que son oncle lui avait trouvé un job dans le Berliner Ensemble alors qu'il était tout jeune. Qu'il y était ainsi



devenu régisseur plateau. Et il nous a expliqué comment, pendant la dernière semaine de la guerre, alors que les russes et les alliés étaient aux portes de Berlin, il a décidé qu'il fallait que l'orchestre joue une dernière fois. Mais comme Berlin était bombardé, le Berliner Ensemble ne pouvait pas se produire dans une salle de concert. Avec le chef d'orchestre, ils ont donc décidé de séparer l'ensemble en six groupes, de répartir les musiciens dans six lieux différents connectés au chef d'orchestre par des liaisons radio pour jouer **Le crépuscule des Dieux de Wagner !**

Et le projet a abouti ?

Y. D. : Non ! Pour des raisons techniques, ça n'a pas pu se réaliser. Mais on a trouvé que c'était un projet incroyable. Et quand il nous en a parlé, ainsi que de ce désir qui l'avait poursuivi toute sa vie d'enfin réaliser ce projet, qu'il considérait désormais comme un rituel à accomplir avant la fin de sa vie, on s'est dit qu'on allait l'y aider. On a donc filmé le processus à mettre en place pour y arriver parce qu'on a pensé que ce serait un bon sujet pour notre documentaire sur Berlin.

Pourquoi avez-vous eu envie de montrer le making of de cette aventure en même temps que l'histoire de Friedrich Mohr ?

Y. D. : Parce qu'on arrivait en fin de cycle et qu'on s'est dit que c'était aussi le moment de montrer la compagnie, d'ouvrir nos processus de fabrication aux spectateurs, de montrer ceux qui travaillent dans l'ombre, de rendre hommage à tous ces collaborateurs qu'on ne voit pas sur scène. Par ailleurs, on ne savait pas au début quel était le budget pour ce spectacle et on voulait aussi montrer le processus de création dans sa vulnérabilité financière. Et c'est ainsi que, petit à petit, le processus de création est devenu aussi important, voire plus, que ce projet de concert qu'on essayait de monter avec Friedrich Mohr.

Comment avez-vous trouvé le point d'équilibre entre les coulisses et le récit en lui-même ?

Y. D. : Il y a pas mal de projets où l'on se dit que le making of serait encore mieux que le spectacle en lui-même, où l'on se dit que c'est dommage que l'on n'ait pas un making of à partager. L'histoire de Friedrich Mohr était très forte, à la fois sur ce qu'il voulait raconter à travers elle et sur le but qu'il poursuivait. Mais c'était aussi très intéressant de voir les réactions de notre compagnie face à son récit. On se disait tous que c'était proprement incroyable ce qu'il racontait. À la fois parce que c'était enthousiasmant, mais aussi parce que ça nous laissait un peu incrédules. Il y a d'ailleurs dans ce making of des moments où l'on me voit être assez dur avec lui, où je n'ai pas le beau rôle, des moments où l'on commence à douter de lui, ce qui modifiera sensiblement le projet.

Pour vous, qu'est-ce que raconte ce Friedrich Mohr de la ville de Berlin ?

Y. D. : Pendant la guerre, il n'était pas membre du parti nazi, ni engagé dans la résistance. Comme beaucoup, il ne savait pas comment réagir face à ce qui se passait jusqu'au moment où c'est sa propre mort qui était en jeu. A Berlin, beaucoup de gens se sont suicidés à la fin de la guerre, non pas parce qu'ils avaient été nazis, mais parce qu'ils avaient peur de l'arrivée des russes. Pour nous, Mohr, c'est comme une image de Berlin. Il se demande quoi faire de son passé mais pose aussi la question de savoir quand il est trop tard pour réagir dans le présent. Pourquoi on ne réagit pas et à quel moment c'est trop tard.



Vous mélangez habituellement projections vidéo et présence sur scène, et c'est encore une fois le dispositif scénique déployé pour The making of Berlin, n'est-ce pas ?

Y. D. : Des projections vidéo permettent de suivre le making of de ce spectacle. Et en même temps, nous sommes sur scène pour créer ce film en live. Le documentaire et le making of s'entrecroisent. Et bien sûr, la musique joue un grand rôle dans ce spectacle. Friedrich Mohr voulait entre autres faire jouer au Berliner Ensemble **La mort et la marche funèbre de Siegfried de Wagner. Peter Van Laerhoven, notre compositeur, a découpé ce morceau en un million de petites pièces sonores qui est diffusé en direct tout au long du spectacle, si bien qu'à la fin, quand on entend l'orchestre, on reconnaît la musique. Il faut dire que pour nous aussi, ce spectacle est une manière de traiter avec notre passé, une sorte de rituel, positif. BERLIN est à présent associé au NTGent, à Gand, en tant que producteur interne, depuis que j'assure la direction artistique du théâtre aux côtés de Barbara Raes et Melih Gençboyaci. On y prépare une création pour mai 2025.**

Toujours avec la volonté de mélanger la réalité et la fiction ?

Y. D. : Toujours. Aujourd'hui, la fiction a mauvaise presse, que ce soit avec les fake news ou l'intelligence artificielle. Mais la base de la scène, c'est bien le mensonge. Pas le mensonge qu'on utilise au jour le jour dans nos interactions sociales histoire de ne pas s'entre-tuer. Mais ce petit véhicule de la fiction/non-fiction dans lequel grimpe volontiers le spectateur.

Propos recueillis par Éric Demey, mars 2024



BERLIN

BERLIN se forme en 2003, sous l'impulsion de Yves Degryse (comédien), Bart Baele (designer lumières et vidéo) et Caroline Rochlitz (comédienne), qui ont en tête l'idée de décroiser documentaire et fiction, vidéo et spectacle vivant. Pour eux, la forme dépend des points de vue à mettre en scène et le politique n'est saisissable que par les histoires singulières. Ainsi, le contenu détermine la façon dont une histoire est racontée : en images, avec de la musique sur scène, sous forme de théâtre de texte, d'installation... Toutes les disciplines sont ainsi explorées.

BERLIN positionne son travail à la croisée du documentaire et du théâtre. Chaque création prend pour point de départ une réalité : une ville, un fait divers ou un témoignage. Le groupe s'immerge dans une situation et en démêle les diverses lignes narratives. BERLIN met en lumière l'humanité des personnes portraiturees, le fonctionnement de (micro) sociétés, l'universalité au sein du quotidien. Au cours des deux dernières décennies, BERLIN a travaillé à deux cycles de projets : **Holocène [l'ère géologique]**, une série en forme de portraits de ville, et **Horror Vacui [la peur du vide]** composé de cinq projets que sont **Tagfish (2010)**, **Land's End (2011)**, **Perhaps All The Dragons... (2014)**, **Remember The Dragons... (2017)** et **True Copy (2018)**.

The making of Berlin (2022) est le dernier volet du cycle **Holocène**, dont font également partie **Jérusalem (2004/2013)**, **Iqaluit (2005)**, **Bonanza (2006)**, **Moscow (2009)** et **Zvidal (2016)**. Deux pièces ont été réalisées en dehors de ces cycles : le spectacle/installation audio **Wie oud wordt... (2019)** et le concert filmique **Ramble Song (2021)**.

En 2015, BERLIN a été récompensé pour l'ensemble de son œuvre par un **Ultima des Arts du Spectacle vivant**, un prix décerné par la Communauté flamande.

Depuis 2023, Yves Degryse assure la co-direction du NTGent, de Gand, aux côtés de Barbara Raes et Melih Gençboyaci. BERLIN s'intègre au projet en tant que producteur interne.

BERLIN est artiste associé international au CENTQUATRE-PARIS.

BERLIN au CENTQUATRE-PARIS

2011 – Tagfish

2012 – Land's End

2013 – Jérusalem

2014 – Moscow, Perhaps All The Dragons..., Bonanza

2016 – Zvidal

2018 – Remember The Dragons

2023 – The Making of Berlin